

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 20

Artikel: Lè dzanlião
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

petite table nuptiale et s'exhiber, le visage découvert, à la curiosité de l'assistance.

O désenchantement ! La malheureuse est atteinte de la lèpre ! . . . Les sœurs et les cousines du fiancé éclatent en larmes et en cris d'indignation ; on fait pleuvoir sur la tête de l'infortunée une grêle d'invectives, qu'elle reçoit pâle de honte et de douleur. On la renvoie sur l'heure à sa famille, qui consent bien à la reprendre, mais refuse de restituer la somme envoyée à titre de présent de noces.

C'est l'usage, en Chine, de renouveler les cérémonies nuptiales quand les deux époux ont vu naître leur troisième enfant. Ces « noces d'argent » sont la reproduction exacte des premières, à ce point que la femme retourne dans sa famille, pour se voir demandée dans les formes et transportée en pompe au domicile conjugal.

Un usage plus singulier est celui qui consiste à marier les morts. Quant un garçon meurt à 12 ou 13 ans, ses parents ne manquent guère, vers l'époque où il aurait atteint sa 18^e année, de le marier en effigie à une fille décédée la même année que lui. Dans ce but, on a recours aux services d'un agent matrimonial, on fait la demande officielle aux parents de la morte, on consulte les horoscopes, enfin on procède à toute la cérémonie exactement comme si les deux conjoints vivaient encore. Coutume poétique et touchante, à tout prendre, et qui témoigne de la place que les absents tiennent encore au cœur de ceux qui les aimaient.

Lè dzanliào.

Là a dâi dzeins qu'ont 'na concheince tant coumouda que cein ne lào z'ein cotè pas mé dè derè dâi meintès què dè bâirè on verro dè vin. Et pi que lè diont su lo même air què lè vretâ et que sè fotent ein colère s'on ne lè crâi pas, que y'ein a mémameint qu'ont tant accoutemâ dè derè cein que n'est pas, que quand l'ont prâo bragâ onna dzanlhie, crayont que cein est arrevâ et vo sacremeintont que l'est la pura vretâ. Portant, dâi iadzo vont trâo liein ; mâ que volliâi-vo ! ne savont pequa iô la vretâ s'arrètè et font coumeint Bibi, que contâvè que l'avâi fé la campagne dè Crimée et que l'avâi vu on Russe qu'étâi possédiu pè on chasseur à tsévau que lài trantsâ la tэта avoué sa palasse. Adon lo Russe, que cheint sa tэта bas et que n'étâi pas tant à se n'ése perquie, la ramassè à la coâte et tracè via ; mâ arrevâ près de 'na rivière, ne trâovè min dè pont po passâ, et lè Français arrevâvont. Adon lo gaillâ, qu'étâi bon nadjào, ne fâ ni ion ni dou, et po ne pas que sa tэта, que portâvè à la man, lài gravâi dè nadzi, la preind avoué lè deints pè lè cheveux, et châtètè dein la rivière.

Eh bin po dâi lulus que pâovont vo z'ein débitâ dâi tôle, ne faut pas sè bailli la peina dè lè demeintrè, kâ cein pâo amenâ dâi tsecagnès ; mâ lào faut repondrè avoué dè la méma mounia, tot coumeint lo cousin ào syndiquo a repondu l'autro dzo à n'on dzanliào que djurâvè que l'avâi on iadzo einfelâ cinq borès avoué on bocon dè lard attatsi à n'on bet dè fi retoo.

— Eh bin, se lài repond lo cousin ào syndiquo, lo vu bin crairè, du que lo vo ditès. Ora accutadè-vâi cein que m'est arrevâ on dzo que voiadzivo ein Etalie, dein on pàys dè bregands qu'on lài dit la Calabre : Passâvo dein on bou, tot solet, quand reincontro cinq bregands que mè barront lo passadzo ein mè demandeint la borsa à la viâ. Ma fâi, coumeint n'avé einviâ dè lào bailli ni l'on ni l'autro, et que y'avé on pistolet à dou coups dein ma catsetta, ye saillo me n'arma à fû, mero lo premi bregand, tiro lo gatollion, et l'étâiso mortibusse que bas. Lo sécond bregand, que vâo reveindzi son camerado, ein a tot atant. Avoué la crosse dè mon pistolet ye cassò la tэта ào troisiémo, et pèço la panse dâo quatriémo avoué lo canon dè mon petit pétairu. Ah ! ma fâi, vo repondo que l'ont passâ quie on rudo quart d'hâora !

— Et lo cinquiémo bregand ? se fâ lo dzanliào dâi borès.

— Eh bin lo cinquiémo, se repond lo cousin ào syndiquo, quant l'a vu sè quatre compagnons bas, l'a saillâi on gros couté dè dézo sè nippès, et m'a tiâ su lo coup...

Lo dzanliào dâi borès a comprâi la leçon ; s'est ramassâ tot motset, mâ ne s'est pas corredzi.

Le roman du caniche.

IV

Aimer les chiens et aimer le chien, ce n'est pas la même chose. Un sportsman aime les chiens comme bêtes de service, parce qu'ils sont les indispensables auxiliaires de son goût pour la chasse ; pour la beauté, pour l'élégance de leurs formes, pour la perfection de leur dressage, souvent par vanité et quelquefois par spéculation ; ses prédilections embrassent toute l'espèce et ne s'arrêtent pas à une de ses individualités plutôt qu'à une autre.

Le sentiment de celui qui aime le chien est toujours exclusif dans une certaine mesure. Nous n'entendons pas faire un rapprochement de mauvais goût, cependant il nous paraît incontestable que l'on retrouve dans cet attachement à un animal quelque chose de l'aveuglement qui est une des caractéristiques de l'amour ; il ne sera pas toujours proportionné aux agréments extérieurs ou moraux de la bête qui en est l'objet, il engendre au contraire les illusions les moins justifiées, et, comme il n'est point de femme laide pour un amant sincèrement épris, il n'est point de vilain ou de mauvais chien pour son maître, si celui-ci aime le chien.

Or, le baron de la Cochardière aimait le chien, et il l'aimait sans s'en douter, ce qui, dans sa situation, constituait une circonstance aggravante.

Lorsque, fatigué de l'existence nomade qui était la sienne depuis quinze ans, il s'était décidé au repos, il s'était trouvé non seulement dépaycé, mais très isolé dans la ville qu'il revoyait après une si longue absence. Dans une des heures de désœuvrement qui en étaient la conséquence, il avait un jour acheté un jeune caniche noir à un homme à barbe blanche qui en promenait toute la famille sur le boulevard des Italiens, il l'avait rapporté chez lui, sans avoir eu un seul instant la pensée d'élever ce petit quadrupède à la dignité d'ami.

Le jeune Fido avait été installé à la cuisine, une pièce qui, pour ses pareils, représente assez généralement le paradis terrestre ; cependant le chef et ses marmittons